

PRIX DE L'AILLEURS 2019
SWISS WARS

(Y)

UN PUIT SANS FONDS

Barbara Muller

« Jeudi 14 février 2019. Je savais que j'emporterais avec moi les cicatrices. Mais j'avais pensé que les frangipaniers, le sable et le soleil parviendraient à les recouvrir un peu, ou au moins à les faire passer à l'arrière-plan. Je me suis trompée. Mon cœur n'a qu'un plan, et c'est celui du chagrin. Les employés de l'hôtel et les autres clients vaquent à leurs occupations respectives. Ils me sourient quand je les croise (je me retiens de penser que ce sont des sourires condescendants). Je ne me suis pas fait d'amis. Les Thaïs sont très avenants, mais il n'est pas question de tisser des liens, juste de me servir mon café au lait ou de me tendre une serviette de plage. Les autres touristes — des Norvégiens, des Suédois et des Finlandais — sont occupés à leurs propres plaisirs, en famille ou entre amis. Je suis seule. »

Je repose le journal. J'ai déjà pleuré quatre fois ce matin. Un garde m'a vue, et il a appelé ses collègues. Ils m'ont regardée

longtemps. L'un d'entre eux a pris des notes. Leur visage n'a pas bougé. Je ne suis pas parvenue à y lire de la compassion, de l'étonnement ou toutes autres formes d'émotion. Comme d'habitude. Ce sont des Supérieurs. Ils ne ressentent rien. Je suis une Emo, et une Emo à trois couches même. Je ressens les émotions à l'intérieur, elles sont visibles sur mon visage, et je peux les projeter dans le Tunnel. Ils m'ont testée. Ils me cherchaient depuis longtemps. La pression est immense. Les Supérieurs ne ressentent pas cette pression comme telle. Ils prennent note de l'enjeu — vital — et font ce qu'il faut pour y remédier. Ils m'ont trouvée. Ce matin, je dois descendre le Tunnel. La guerre fait rage depuis 1047 jours. La Suisse a réussi à se tenir à l'écart jusqu'à peu. Mais le feu et le sang sont à nos portes, et nous devons récupérer nos armes. Nos armes que l'on a cachées au cœur de nos montagnes. Cœur que l'on atteint par le Tunnel. Tunnel que l'on descend avec cœur. Cœur qui n'existe plus.

Je recommence à pleurer. C'est la cinquième fois.

Les précédentes descentes ont échoué. Je n'ai pas réussi à aller au-delà de 100 mètres. Et je dois toucher le fond. J'aimerais savoir dans combien de temps ils vont venir me chercher. Dans son journal, Elisabeth parle des montres. Ce sont des objets que l'on porte autour du poignet et ils vous situent dans le temps, juste entre le passé et l'avenir. Il y avait des montres, mais aucune n'est parvenue jusqu'à mon quartier. Comme les Supérieurs savent en permanence le Où et le Quand, ils n'ont pas besoin de ces gadgets. Moi j'aurais besoin de plein de gadgets.

Je fais le tour de mes quartiers. Ils les ont remplis d'objets. La démarche a quelque chose de très touchant, même s'ils n'en ont aucune idée. Ils essaient de me mettre à l'aise, de construire mon élément. Sachant qu'ils ignorent ce que c'est l'aise et que leur élément est impersonnellement fonctionnel, le résultat est assez réussi. Il y a des objets partout, et même des livres. Il y a des livres écrits avec des lettres similaires — *La Chute du British Museum, Erewhon, Heidi, La grande histoire de Jean Capod'Istria, Coup de foudre à Penang* et tant d'autres — ou avec des lettres aléatoires, comme le journal d'Elisabeth que je lis pour me rassurer. Elle a vécu il y a 400 ans, et pourtant je me sens infiniment plus proche d'elle que de n'importe lequel de mes contemporains. Le docteur Horn, chef du programme Tunnel et passionné d'émotionologie, est peut-être celui avec qui j'arrive le mieux à communiquer. Comme tout Supérieur, son visage est inexpressif, comme son cœur. Mais ses actions sont empreintes de bons sentiments. C'est lui qui m'a trouvée. Et c'est lui qui m'a donné le journal d'Elisabeth. Il a dit que c'était une mine d'or d'« émotions » — il articule toujours ce mot avec beaucoup de soin — qu'elle parle de « tristesse », de « solitude », d'« espoir », et de toutes ces « choses ».

Il ne le sait pas, mais il « espère » que je vais fonctionner.

Je prends le Bouddha de Jade et le berce un moment dans mes bras. Son étiquette dit qu'il a beaucoup voyagé, et que les gens sont venus de partout pour le voir. Il avait un grand pouvoir. Comme moi. Je le pose sur la console devant Guernica.

Je regarde Guernica, je regarde le miroir de monsieur Velázquez, je me regarde dans un miroir. J'essaie de penser

à une émotion, et de regarder ce que dit mon visage. Le docteur Horn a dit que ce serait un bon exercice pour le Tunnel. C'est drôle. Je souris. Mes yeux pétillent et se plissent et les coins de ma bouche remontent. Le drôle me va bien, il me rend jolie.

Je comprends ma mission. Je comprends qu'il nous faut les armes. Je comprends qu'il en va de notre survie. Mais descendre le Tunnel est tellement dur. La dernière fois, j'ai pleuré pendant sept heures et dormi quatre jours. Dans ces cas-là, j'en veux à monsieur Bauer ! Il y a sa tête en métal dans la Salle de descente, l'ingénieur qui a inventé le Système de transit et clôture par émotions, STRACE. A une époque où l'univers quantique perdait de son mystère et était, chaque jour passant, mieux compris et maîtrisé par les chercheurs, et à une époque où, d'un autre côté, les Humains se dépouillaient massivement — par la chimie ou la chirurgie — de leurs encombrantes émotions, le STRACE était une idée de génie. Le Dépouillement est devenu obligatoire, puis héréditaire. Les Supérieurs sont devenus la norme et les Emo des accidents.

Je suis un accident. Une de ces occurrences où les émotions — venues du fond des âges — ressurgissent. Mes géniteurs n'ont pas été tristes, ou déçus. Ils ont identifié la situation, défini l'objectif, et pris une décision. J'ai été élevée sur un glacier désaffecté, avec une nourrice et des livres. C'est avec eux que j'ai construit mes connaissances de tout ce qui se passait à l'intérieur de moi. La colère, la frustration, la joie, l'impatience.

Par principe de précaution, on ne laisse pas un Supérieur côtoyer un Emo plus de cinq ans. Moi, il me fallait une nouvelle

nourrice pratiquement chaque année. J'en ai usé vingt-deux (mes quatorze et quinzième années de vie ont été particulièrement intenses).

C'est sur mon glacier que j'ai rencontré Sébastien, un autre Emo. Sur le moment, je n'ai pas compris ce qui m'arrivait. Mais en qualité d'Emo, par définition, je suis ballottée par les mouvements intérieurs. Être aimantée à Sébastien, avoir l'impression de trouver une partie de moi quand je ne savais pas qu'elle manquait en premier lieu et pouvoir parler, et rire, et se frôler, et avoir tout le visage tiré en arrière en permanence tant les remous étaient forts et agréables, ce n'était qu'un autre transport. Et puis le fait qu'il soit comme moi, évidemment, c'était très très excitant. Les Supérieurs se mettent en paires et, en théorie, rien ne nous empêcherait de faire de même, entre nous ou avec eux. Mais entre nous c'est l'explosion — et elle est d'autant plus intense qu'elle se produit dans un environnement stérile — et avec eux cela ne fait pas de sens, c'est comme se blottir au creux d'un caillou.

Je regarde le bout de câble dans le coffret en verre. Sur la plaque en métal, il est inscrit « Souvenir du premier câble télégraphique transatlantique. Coraux. 1906. » Il a été colonisé, quand il reposait au fond des océans, par les coraux. C'est un de mes objets préférés. Les coraux étaient des animaux. Leur rythme et leur réalité étaient très différents. Je me demande à quoi ressemblaient les rêves de coraux. Je me demande s'ils pouvaient être surpris, trahis, blessés.

Sébastien s'est avéré être très différent de ce que je pensais. Les Supérieurs ne vous blessent pas, vous savez ce

qu'ils sont et comment ils fonctionnent. Ils ne mentent pas, ils ne mystifient pas. J'ai été surprise, trahie, blessée. J'ai usé deux nourrices en trois mois. Je ne pensais pas y survivre. Sébastien n'est plus là. Je crois qu'il est content quelque part. J'ai demandé une castration émotionnelle chimique. Ils me l'ont refusée.

« Lundi 13 septembre 2021. Bien dormi. Rêvé du zoo. Grand café, sans lait, et crêpes. J'avais congé et suis allée marcher au bord du lac. J'ai rencontré Roma et nous avons bu un thé avec des tartelettes aux framboises. On a bien ri. Elle m'a dit que j'avais bonne mine. Je suis allée courir, puis j'ai fini mon roman, *Mister Pip*. C'est la troisième fois que je le lis, et je ne m'en lasse pas. J'espère avoir un peu du courage et de l'intégrité des personnages. Il était 18h30 quand j'ai réalisé que j'avais passé une merveilleuse journée. Et que je n'avais pas pensé à lui depuis plusieurs jours. Dans le zoo, le lion n'avait pas dévoré les autres animaux pris au piège comme cela se produisait habituellement depuis des mois. Je me suis sentie éblouie. Comme si j'arrivais à la sortie d'un long tunnel et que je discernais les contours de la vie, dehors, à travers la lumière aveuglante. Encore quelques pas. »

Le docteur Horn est passé. Il m'a demandé comment j'« allais », si je me sentais prête, si j'avais pensé à une Emotion Massive.

Je ne sais pas comment des gens si brillants, qui ont réussi tant de prouesses techniques, ont pu perdre le moyen de les atteindre. La Suisse est un silo depuis la Grande Partition. Rien n'y entre ou n'en sort. Personne n'a faim. Personne n'est

mécontent ou révolté. Chacun sait ce qu'il doit faire. Chacun vaque sans heurt de sa conception à sa dissolution. La vie ne pourrait pas être plus organisée. La Suisse a tenu — par les moyens qu'elle a toujours maîtrisés — la guerre à distance. Une fois de plus, elle ne nous concernait pas. Mais la voilà qui frappe à nos portes, et les murs quantiques du silo faiblissent. En dernier recours, acculés, il va falloir taper du poing sur la table. Avec les armes du Tunnel ce sera fait. Cela ne fait plaisir à personne d'éradiquer tant de gens. Ce sera un chiffre rouge dans les archives, une ligne dure. Moi j'essaie de ne pas y penser.

Je vais dans le coin où j'ai réuni les objets que j'aime, je l'appelle le Coin du Calme. Il y a un satellite, ils me l'ont amené en même temps que Guernica, et un parapluie bulgare, qui était déjà là quand je suis arrivée. Il y a un diapason. Je n'ai aucune idée de ce que c'est, mais ça fait un joli son quand il tinte contre le satellite. Il y a une palette de fards à paupière. Madame Cartland en parle dans *Coup de foudre à Penang*, mais je n'ai pas osé ouvrir le boîtier. Il y a le tableau de monsieur Ferdinand, *La Jungfrau dans le brouillard*. Il me rappelle mon glacier désaffecté, mon chez-moi. Bien sûr, le bleu est imaginaire. Comme tout le reste, mon glacier était rouge et pelé. J'aime le rouge. Quand j'ai appris ce que c'était que la neige, et qu'il y en avait autrefois partout sur le glacier, j'ai passé des semaines à écrire sur les cailloux « neige ». La Nourrice 12 n'a pas supporté. Je suis passée à la Nourrice 13. Je sais bien que contrairement aux coraux, les cailloux n'ont pas de souvenirs ni de rêves. Mais j'étais un peu désolée pour eux quand même, ils avaient dû s'habituer à tout ce blanc et tout ce froid. Et puis j'ai une paire de ski de monsieur

Stöckli. Déjà comme ça, je les trouvais nobles et mystérieux. Et puis je suis tombée sur le mercredi 1^{er} mars du journal d'Elisabeth. J'ai fait le lien entre les skis et le tableau. Je n'en ai pas dormi de la nuit. C'est le docteur Horn qui a trouvé des souliers et les gens de l'atelier les ont adaptés en suivant les instructions de *Heidi*. Ils n'ont pas compris l'objectif mais, avec moi, ils mettent ce genre de logique entre parenthèses. J'ai déambulé dans mes quartiers — et dans toute la caserne — avec mes souliers et mes skis aux pieds. J'étais extrêmement jolie. Je sais que c'est bête, inutile, et illogique. Mais d'abord, ça me fait vraiment plaisir. Ensuite, c'est tout ce que j'ai, être illogique. Je ne peux pas rivaliser avec les Supérieurs : ils sont trop efficaces, ils savent comment se mouvoir dans notre monde quand moi je me cogne à chaque recoin. Je parade donc avec mes skis et mes souliers, je suis le résidu, et je rigole pour tous les autres. Je pleure aussi pour tous les autres. Cette pensée quand même que je vais ouvrir le Tunnel, qu'ils vont récupérer les armes, et anéantir tous ces gens. J'ai demandé au docteur Horn combien de gens seraient tués. Il m'a demandé si cette information m'aiderait à produire une Emotion Massive. J'ai dit que je ne savais pas. Ils n'auraient pas dû perdre le moyen de lire les instructions du STRACE. Pour des gens si organisés, cela paraît vraiment inimaginable. Ils sont si parfaits, parfois, j'aime bien les mettre face à leurs limites, à leurs erreurs. Il dit que c'est en effet une erreur, que c'est moi qui doit trouver la voie pour descendre, et que c'est compliqué, et qu'il essaie de m'aider comme il peut. C'est ce qu'un Supérieur fait de mieux en termes d'être désolé. Dans ces cas-là, je ne peux pas m'empêcher de penser à Sébastien

qui, sous ses airs d'Emo, en était un : un Emo cruel qui « rit les babines en sang sur les corps agonisants des fières gazelles » (j'ai lu ça à propos des hyènes dans *la Petite encyclopédie illustrée des animaux de la savane*). Dormir contre un caillou ou avoir la peau pelée vif par un caillou acéré, ce n'est pas du tout la même chose. J'accepte les excuses du docteur Horn.

Le docteur Horn et un Supérieur viennent me chercher. Il me dit que c'est l'heure. Je réponds que c'est l'heure de tuer de nombreuses personnes. Il répond que non, d'abord il faut descendre le Tunnel, et après on pourra tuer tous ces gens. Je me demande si ces gens ont les mêmes visages que les Supérieurs. Leur visage est lisse, et très beau. Mais leurs muscles ne bougent que pour parler, jamais pour exprimer. Je m'approche du Supérieur et je lève les mains. Je lui demande si je peux. Il va dire oui, évidemment. Si près du Tunnel, je peux faire ce que je veux. Ils ne savent pas si cela peut m'aider à produire une Emotion Massive. Je remonte le coin de ses lèvres, je joue avec ses joues, je lui pince le nez, je lui monte un sourcil. Je ris. Il ne bronche pas. Ses yeux deviennent un peu humides parce que j'ai tiré sur ses paupières. Le docteur Horn sort ses fiches, avec les expressions, et les met à hauteur de mon visage. Il compare les expressions. Il me demande si je suis contente. Je lui réponds que non, mais c'est amusant. Je suis nerveuse. Il cherche dans ses fiches, et prend : « Expression nerveuse : plusieurs formules. Pâle, traits tirés en arrière, possibilité de tics, ou transpiration. Vérifier les mains (agitation). Ne pas confondre avec indigestion. » Oui, comme ça. Nerveuse, c'est bien pour le Tunnel. Ça amplifiera les « émotions ».

Le docteur Horn me demande si je veux prendre mes objets avec. « Guernica peut-être ? Vous êtes triste quand vous le regardez. » « Non. » « Alors vos coraux ? » « Non, aujourd'hui je ne prends rien. » Il me regarde longuement. Il classe ses fiches d'émotions, sa façon à lui d'être nerveux je suppose. J'ai du mal à respirer.

Je prends la main du docteur Horn — il a fini par se faire une raison — j'ai une boule dans le ventre. Nous y allons. Sur notre passage, dans un dédale de corridors, les gens s'arrêtent de travailler et nous regardent passer. Puis se remettent immédiatement à leur tâche.

Nous arrivons au Bâtiment 3585. Nous descendons — avec l'ascenseur, puis les escaliers. J'ai la main moite. J'entre dans la Salle de descente. Il y a longtemps, m'a expliqué un Supérieur, c'était la salle de contrôle d'un tunnel d'accélération. Quand ils ont tout compris, tout maîtrisé, le tunnel est devenu obsolète, et ils l'ont transformé pour le STRACE.

Le chef des Supérieurs est là, il a des cheveux roux, et la Responsable des armements, elle n'a pas de cheveux. Le premier s'appelle Nicolas et la seconde Nicola.

Je m'asseye en tailleur au centre. J'aurais dû aller faire pipi avant. Ils se mettent à genoux derrière moi et posent chacun une main sur la peau de mon dos. Il faut un contact de peau à peau. Ils n'aiment pas tellement ça. Moi non plus. Je me concentre, et tire les fils de mon Emotion Massive. Je dois la faire grandir, mais pas trop vite, et la densifier, et juste quand elle arrive à son paroxysme, je la projette et je me laisse tomber en avant. Comme dans un trou. En réalité je ne bouge pas.

Et tout à la fois, je descends chercher des armes pour tuer tous ces gens.

Elle ne se souvenait plus pourquoi ni comment elle avait été parillement brisée. Quel étrange et cruel amalgame l'avait conduite aux portes de la démence, dans un désespoir si total et une désolation si absolue. Elle se souvenait — puisqu'elle y était contrainte — s'être dit qu'elle n'avait jamais été si saccagée. Elle se revit par terre, bavant et hurlant, à moitié sonnée de chagrin. Elle se serait arrachée la peau pour que la douleur, derrière son sein gauche, se calme. Elle avait de la morve séchée plein le menton et basculait d'avant en arrière en s'écorchant l'épaule contre le crépis.

Elle sentit quelque part le docteur Horn et les deux Supérieurs qui appuyaient leurs mains contre ses omoplates. Elle garda les yeux fermés, ils réussissaient encore à retenir ses larmes.

Il n'y avait plus d'odeur, le bruit était assourdi et indéterminé. La nourrice parlait mais elle ne comprenait rien de ce qu'elle disait. Quelque part, un être blond aux dents immenses riait comme un dément. Il n'y avait plus de couleurs, juste des nuances de rouge. Ses organes étaient émiettés et mélangés.

Elle fut submergée par un sentiment de chute, comme dans les rêves où l'on tombe pour ne plus jamais atteindre la terre ferme.

Elle avait pensé à l'univers, au nombre d'étoiles et de comètes, pour essayer de relativiser ses écorchures. Mais quand elle parcourait la contrée qui se trouvait entre ses deux oreilles, tout avait été brûlé et rasé. Il n'y avait plus de troupes de chevaux sauvages galopant

crinières au vent, plus de manchots marchant avec détermination et s'encoublant, plus d'étagères avec les boîtes à souvenirs, les boîtes à compliments, les boîtes à fous rires. Les yeux bleus s'approchèrent d'elle, ils étaient hilares. Tout cela les divertissait beaucoup. Elle avait la nausée. Il y avait les grandes dents, elles tombaient et la bouche prononçait sans fin un mot, encore et encore et...

- Non !!!

J'atterris brusquement sur une surface dure, entre le docteur Horn, Nicolas et Nicola. Une ampoule bleue clignote.

- On est arrivé ?

Le docteur Horn me tend un mouchoir en me tapotant sur l'avant-bras (je lui ai expliqué que c'était la chose à faire quand des larmes coulaient). Nous sommes dans une pièce nue. Nicolas s'est levé et regarde par un petit hublot vitré et grillagé. Il fait quelques signes à Nicola.

- Non. Nous nous sommes arrêtés en route. Il y a eu un problème ?

- Sans blague !

Je me lève, avec comme projet mélodramatique d'aller donner des coups de pieds contre le mur. Puis je me souviens que je ne donne plus de coups de pieds contre les murs, que tout cela c'est du passé, et qu'à la place, je respire à grandes goulées. Je me mouche.

- Vous avez bien travaillé. Bravo. Nous sommes en STRACE 175.

- C'est à quelle profondeur ?

- 175 mètres.

- Et la Fosse ?

- 11 034.

- Quoi ? Non, non, c'est pas possible, je n'arriverai jamais aussi bas.

- Mais si, il le faut. Vous allez y arriver, vous n'étiez jamais tombée si bas. Et vous savez que c'est relatif, nous parlons de 175 mètres plus de la matière noire. Dans votre cas, cela doit faire — il réfléchit une seconde — 8 342 mètres environ.

- Environ.

Ils ne comprennent pas le « sarcasme ».

- Nous y sommes presque. Vous avez de superbes mauvais souvenirs.

Je laisse passer le commentaire.

- Vous ne comptez pas les distances en mètres ?

- Non, évidemment, nous sommes beaucoup plus précis. Un mètre n'est pas un mètre.

Je ne suis pas sûre d'avoir envie de savoir comment un mètre n'est pas un mètre. Mais je suis sûre de vouloir faire n'importe quoi plutôt que de retourner sur la plaine brûlée et rasée.

- Si un mètre n'est pas un mètre, c'est quoi alors ?

- C'est le secret du STRACE. Dans votre cas, nous sommes dans un paradigme de mètre ressenti : état de fatigue, motivation, objectif, « émotions ». C'est comme la seconde ressentie, ou le degré ressenti. Vous les Emo êtes relatifs.

Il ne m'avait jamais expliqué autant de choses. Je réfléchis.

- Je n'ai pas fait le calcul exact, mais nous devons être à deux tiers du voyage environ.

Dès qu'il ne donne pas une information absolument exacte, il rajoute « environ ». Être précis.

- Votre Emotion Massive est excellente, nous ne sommes jamais allés aussi loin. Vous pouvez le faire.

Il se tourne vers Nicolas et Nicola qui nous regardent. Il fait un minuscule mouvement du menton en direction de leur poche. Nicola est la plus rapide, elle en tire un bout de papier et dit :

- Oui docteur Horn, un vrai puits sans fond.

Compliment ressenti, zéro pointé. Mais ça me touche, évidemment. La Responsable des armements, à un moment pareil, qui me rejoint dans le royaume de l'émotion. La situation est désespérée. J'ai envie de sourire. Je n'habite plus la plaine brûlée et rasée, les grandes dents peuvent bien danser la farandole ailleurs, le mot buter contre d'autres parois, tout cela n'est plus de mon ressort.

Je pense à Elisabeth. J'ai une idée. Ils savent tout mais, à ma manière, je suis une spécialiste en émotionologie, et par extension en Tunnel. Le paysage entre mes oreilles est composé d'étagères de livres, de coupes en forme de monstre, de vieux câbles, d'astrolabes, de montres, et aussi de parfums, de miroirs, de coraux, de sommets bleus, de...

Le sommet bleu. Oui, pourquoi pas. Mon idée se solidifie, elle s'affine, elle s'affirme. Ça peut marcher. Je pense à monsieur Stöckli et au petit journal recouvert de cuir bleu, comme le sommet (mais plus foncé).

- Je suis prête.

Ils posent leurs mains sur mon dos. Leur peau est chaude, c'est agréable, et sèche, c'est bizarre. Je ferme les yeux. Je me remémore le mercredi 1^{er} mars d'Elisabeth.

« Mercredi 1^{er} mars 2006. Chaque virage est une fête. Quelle journée ! La lumière était spectaculaire, limpide comme elle ne peut l'être qu'en altitude. Il a neigé toute la nuit. Nous avons marché trois quarts d'heure, nos skis sur le dos, en sueur, en direction de la Croix de cœur. Peter ouvrait la marche. On a progressé lentement, de la neige jusqu'aux genoux, en silence. On a atteint la croix, on s'est reposé, on a regardé la Combe de la mort. Une combe qui n'est mortelle que parce qu'excellente, et pas aussi dangereuse que son nom dramatique le laisse supposer. Au mieux, les morts doivent s'y installer parce que la vue est imprenable et majestueuse, et le coin tranquille et bien achalandé. Seuls les plus motivés prennent la peine de marcher jusque-là, les bruyants et les tape-à-l'œil restent à portée de vue du télésiège. On a discuté longtemps, des bêtises, on a rigolé. Je n'aurais pas voulu être ailleurs. De tout l'univers et de tous les temps, j'étais exactement là où je devais être, et ce sentiment est le plus agréable du monde. La montagne a cet effet sur moi. Et aujourd'hui j'avais l'impression qu'elle m'accueillait en personne.

Et on est parti. La première corniche, avec toujours la petite frayeur de savoir si elle va tenir ou pas. Et la sensation de chute quand on dévale la falaise, l'adrénaline pour ne pas louper un virage parce qu'autrement on se retrouve 50 mètres plus bas. »

Je sens le docteur Horn, Nicolas et Nicola me prendre les poignets, s'accrocher, et j'ai en écho une deuxième sensation de chute, comme si je coule entre les catelles.

« C'était du pur bonheur, comme de voguer sur des nuages. Arrivée au pied de la paroi, j'ai entamé les grosses courbes, avec Peter sur mes talons. Le bruit de la poudreuse était duveteux, qui crissait

quand les quarts fendaient des cristaux. A chaque virage je passais le poids de mon corps d'un côté à l'autre, avec cette microseconde délicate où l'on n'est plus en équilibre sur rien, submergée de bonheur. Je me suis concentrée pour imprimer au fer rouge cette sensation dans mon corps et dans ma tête. Peter a poussé un hurlement de joie et j'ai imité le loup à la pleine lune. La descente a duré vingt minutes, mais en réalité, c'était plus proche de l'éternité.

Les premiers sapins sont arrivés puis la forêt. On a réduit la vitesse, et on est passé du mode Cruise à un style plus nerveux : il s'agissait d'éviter les troncs, et surtout les branches à moitié ensevelies (parce que j'y ai déjà goûté). On a atteint le lit du petit Bisse, on a décroché, on souriait à pleines dents. Et on a commencé la marche du retour. Quarante minutes jusqu'à la télécabine, quarante minutes pour se repasser le film de cette descente. J'ai demandé l'heure à Peter — c'est toujours lui qui s'y colle, c'est fait pour ça les amis, parce que j'ai la flemme d'enlever mes gants et de remonter la manche de ma veste, de ma polaire et de mon sous-pull en laine mérinos. On s'est dépêché et on a eu le temps de faire une autre descente.

J'entends encore le bruit de mes chaussures sur le chemin couvert d'épines et de glace. »

Le sol est recouvert de briques. Les yeux clos, et encore à moitié dans les sapins, je sens une odeur inconnue, qui semble très ancienne. Je les entends se lever, un sanglot monte du fond de mon estomac, je garde les yeux fermés. J'ai la nostalgie d'un moment que je n'ai pas vécu, j'aurais tant voulu voir la montagne avec de la neige, et la nostalgie d'un moment qui n'est pas encore arrivé, j'aurais tant voulu voir le visage de tous

ces gens. Plus personne ne me tient les poignets, je les entends qui s'agitent. Le docteur Horn dit : « Elle a réussi. Je vous avais dit qu'elle réussirait. » « Oui », dit Nicolas. « Oui, dit Nicola. Je vais entrer les codes, établissez la communication avec la surface. Demandez un topo sur les murs. Dites-leur qu'on sera prêt dans 720. »

J'ai réussi. Je suis blottie par terre la tête entre les bras, le cœur brisé, les yeux toujours fermés, et je pleure toute mon âme.

PRIX DE L'AILLEURS 2019

SWISS WARS

Qu'advient-il de la Suisse si – dans un avenir proche ou lointain – l'Union européenne se délite ? Si le réchauffement climatique redistribue les cartes de la géopolitique ? Si la politique fédérale cède à la toute puissance de l'économie de marché globalisée ? Placé sous le thème de *Swiss Wars* – de la « Guerre en Suisse » –, l'édition 2019 du Prix de l'Ailleurs propose de réfléchir sur ce petit pays, traditionnellement neutre et pacifique, quand il est confronté au spectre du conflit, de « l'invasion » ou du renfermement identitaire et national. Les fictions composant ce recueil, toutes écrites par des auteur-e-s émergents, nous enseignent ainsi que ce que nous tenons pour solide, assuré, est toujours susceptible de disparaître ou de se transformer. La science-fiction a très souvent raconté des guerres ; le Prix de l'Ailleurs 2019 les rapatrie en Suisse et montre que la métaphore est au cœur de ce genre littéraire.

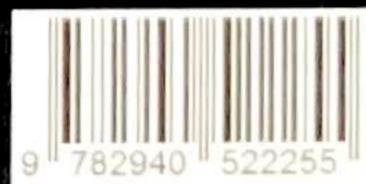
Préface de Marc Atallah

Contribution critique de Jean-François Thomas

Postface de Quentin Ladetto


UNIL | Université de Lausanne
Section de français

**Maison
d'Ailleurs**



HELICE HELAS